"La nouvelle Suède vue de l'intérieur : Jeunes en quête d'identité"

2012

Résumé :

La Suède se définit aujourd'hui comme un pays multiculturel. Les jeunes immigrés de la deuxième génération sont supposés avoir une double identité et maîtriser plusieurs langues. Or une grande partie des jeunes dans les banlieues ne semblent pas correspondre à cette image de la nouvelle Suède. Ces dernières années sont parus plusieurs livres écrits par des auteurs issus de l'immigration mettant en scène des adolescents vivant dans les quartiers multiculturels. Trois d'entre eux nous semblent particulièrement intéressants de par leur style novateur : *Ett öga rött* (*Un rouge œil*), 2003, de Jonas Hassen Khemiri, *Habib : Meningen med livet* (*Habib : Le sens de la vie*), 2005, de Douglas Foley et *Svenhammeds journaler* (*Journal de bord de Svenhammed*), 2009, de Zulmir Bečević. La forme du journal intime nous permet d'entendre les voix fascinantes d'Halim, d'Habib et de Svenhammed, qui sont tous à la recherche d'une nouvelle identité, et ainsi comprendre les raisons de leur révolte.

Ce document est la version post-print de l'article publié dans *Deshima* –
Revue d'histoire globale des pays du nord, n° 6, 2012, p. 217-236.
URL : https://nord.unistra.fr/activites-scientifiques/deshima/

Annelie Jarl Ireman
ERLIS (**EA 4254)**
Équipe de Recherche sur les Littératures, les Imaginaires et les Sociétés
Université de Caen Normandie
Campus 1 Esplanade de la Paix 14032 Caen cedex 5
annelie.jarl@unicaen.fr

La nouvelle Suède vue de l'intérieur : jeunes en quête d'identité

Annelie Jarl Ireman

Dans le débat sur l'immigration et l'intégration, la littérature de jeunesse offre une approche particulièrement intéressante. Elle aborde des problèmes graves avec une certaine légèreté, avec beaucoup d'humour. Les adolescents issus de l'immigration évoluent entre deux cultures, ou plutôt dans plusieurs cultures, ils restent ancrés dans leur environnement familial mais passent la plus grande partie de leurs journées à l'école et évoluent dans un cadre multiculturel représenté par les banlieues. La révolte anime la jeunesse en général, mais la situation des jeunes issus de l'immigration est sans doute plus compliquée à cause de leur double identité. A partir des années 1970, nous avions en Suède une littérature de jeunesse mettant l'accent sur les problèmes d'immigration, mais écrite par des auteurs d'origine suédoise, ayant donc un point de vue extérieur sur la question.[1] Depuis quelques années, de nouvelles voix se font entendre : des Suédois d'origine non-nordique commencent à publier de la littérature de jeunesse. Ce phénomène récent dans le paysage littéraire suédois comble un véritable manque. La Suède contemporaine est sans cesse analysée par les chercheurs et les journalistes, mais la littérature offre une ouverture sur le point de vue des jeunes immigrés. Satu Gröndahl [217] constate que, de la même façon que les auteurs femmes sont souvent cataloguées en tant que telles, ces auteurs issus de l'immigration sont traités à part en devenant des exemples représentatifs.[2] Les auteurs dits d'immigration (*invandrarförfattare*)[3] insistent pourtant souvent sur le fait qu'ils ne représentent pas les immigrés, qu'ils n'interviennent pas dans le débat de société. Ils ne font que donner des exemples fictifs, mais ceux-ci nous apprennent beaucoup. Ce qui nous intéresse ici est l'image de la Suède multiculturelle transmise par ces livres, car leurs narrateurs sont des représentants des jeunes des banlieues, ceux-là mêmes qui sont

[1] Cf. Thorson, Staffan, *Barnbokens invandrare: En motivstudie i svensk barn- och ungdomslitteratur 1945-1980*, Göteborg, Tre böcker, 1987.
[2] Gröndahl, Satu, « Invandrar- och minoritetslitteraturer i Sverige: Från förutsättningar till framtidsutsikter », dans Gröndahl, Satu (éd.), *Litteraturens gränsland. Invandrar- och minoritetslitteratur i nordiskt perspektiv*, Uppsala Universitet, Centrum för multietnisk forskning, 2002, p. 42.
[3] Dans le terme de littérature migrante sont inclus à la fois la littérature d'immigration, c'est-à-dire écrite par des auteurs appartenant à des groupes d'immigrés, et la littérature de minorités, écrite par des auteurs appartenant à des groupes ethniques minoritaires, comme les Sâmes et les Finlandais de Suède. Magnus Nilsson discute ce terme de littérature d'immigration dans son livre *Den föreställda mångkulturen: Klass och etnicitet i svensk samtidsprosa*, Möklinta, Gidlunds förlag, 2010. Il souligne qu'il faudrait parler de différences de classe plutôt que d'ethnicité. Voir également Mohnike, Thomas, « Der ethnographische Blick. Über den Zusammenhang von Literatur und Kultur als diskursive Kategorien am Beispiel schwedischer Einwandererliteratur der Gegenwart , dans Jens Adam (réd.), *Transitraum Deutsch: Literatur und Kultur im transnationalen Zeitalter*, Wroclaw, Dresden, 2007, p. 237-253.

constamment scrutés dans la presse. Nous allons voir qu'il s'agit d'une révolte s'exprimant notamment par l'écriture.

Cette analyse porte sur trois livres présentant plusieurs points communs. Les auteurs sont tous issus de l'immigration et mettent en scène des personnages multiculturels. Jonas Hassen Khemiri (1978), né à Stockholm d'une mère suédoise et d'un père tunisien, est considéré comme la première voix d'immigrés en Suède, en dépit de ses protestations. Le grand succès *Un rouge œil*[4], un roman paru en 2003 et lu par les adolescents et les adultes, a été porté à l'écran et mis en scène au théâtre. Zulmir Bečević (1982) est un jeune auteur de Bosnie-Herzégovine, arrivé en tant que réfugié à l'âge de dix ans. Son livre *Le journal de bord de Svenhammed*[5], paru en 2009, s'adresse aux lecteurs [218] adolescents. Douglas Foley (1949) est quant à lui un immigré d'origine britannique, et cela fait 40 ans qu'il vit en Suède. En plus de l'expérience personnelle d'être venu dans un nouveau pays, il a travaillé pendant vingt ans dans une bibliothèque en banlieue difficile de Stockholm où il a fréquenté les jeunes en question. *Habib : Le sens de la vie*[6] est paru en 2005 et s'adresse à des lecteurs plus jeunes, 9-12 ans. C'est une série de livres dont huit ont été publiés pour l'instant et aussi adaptés en série télévisée.

Multiculturalisme et plurilinguisme

Les récits identitaires suédois ont longtemps défini le pays comme homogène (une langue, une culture, une religion…). En peu de temps, ce récit a changé, la Suède se définit aujourd'hui comme un pays multiculturel[7], à la différence de beaucoup d'autres pays comme la France, se caractérisant par une politique d'assimilation. Historiquement, la Suède est un pays d'émigration, l'immigration n'a commencé qu'après la deuxième guerre mondiale. Jusque dans les années 1970, la Suède a une politique assimilationniste, les immigrants sont censés se fondre dans le moule de la société suédoise. Ensuite la politique d'immigration change radicalement de cap. Selon une loi sur la politique des migrants de 1975, les immigrés ont dorénavant le choix de préserver ou non leur culture d'origine et

[4] Kehmiri, Jonas Hassen, *Ett öga rött* (*Un rouge œil*), Stockholm, Norstedts, 2003. Nous utiliserons ici l'édition Månpocket, 2004. Pour une analyse approfondie de ce roman, voir par exemple Nilsson, Magnus, *op. cit.*, p. 80-112.
[5] Bečević, Zulmir, *Svenhammeds journaler* (*Le journal de bord de Svenhammed*), Stockholm, Alfabeta, 2009.
[6] Foley, Douglas, *Habib - Meningen med livet* (*Habib - Le sens de la vie*), Stockholm, Bonnier Carlsen, 2005.
[7] Certains chercheurs préfèrent utiliser les termes « multilingues » ou « pluriethnique ». Cf. Gröndahl, Satu, « Från 'mångkulturell' till 'mångspråkig' litteratur », dans Gröndahl, Satu (éd.), *op. cit.*, p. 12, 29.

l'Etat donne aux groupes d'immigrants un soutien financier pour préserver leur culture et leur identité linguistique.[8] Si on considérait auparavant qu'il était préférable pour les enfants nés de parents immigrés d'apprendre uniquement le suédois, on voit émerger à cette époque une volonté de les rendre bilingues. Depuis lors, les communes doivent offrir des cours de langue maternelle. Dans les années 1980, quand on s'est rendu compte que peu d'immigrants retournaient dans leur pays, la Suède a fait un pas en arrière, revenant vers une politique plus proche de celle de la France, [219] continuant pourtant à insister sur le respect de l'identité de l'individu, mais seulement à l'intérieur du cadre établi par les règles de la société suédoise. Depuis 1998, la politique d'immigration suédoise est définie par la volonté d'intégrer les immigrés dans la société sans heurter leur identité culturelle et ethnique.[9] Comme le souligne Cyril Coulet, certains critiques de ses dernières années estiment que cette politique à but multiculturel a produit une diversité culturelle mais aussi un écart insurmontable entre les Suédois et les non-Suédois, ce que démontre la très forte concentration d'étrangers dans certaines zones urbaines périphériques et défavorisées ; la banlieue de Rinkeby près de Stockholm, par exemple, est constituée aujourd'hui d'environ 90% d'immigrés.[10] Sur le plan national, on estime à plus de 20% la population ayant des origines dans une autre culture. Le pays homogène des années 30 est donc rapidement devenu un pays multiculturel. Le « foyer pour tous » social-démocrate (*folkhemmet*) peut-il comprendre aussi tous les nouveaux Suédois ? Selon Nathalie Blanc-Noël, le modèle d'immigration suédois « reconnaît officiellement qu'une pluralité de cultures contribue à former l'identité nationale », tandis que le modèle assimilationniste français invite les immigrés « à se couler dans le moule du contrat social et de ses valeurs ».[11] Nous savons bien sûr que l'assimilationnisme français n'est pas absolu et que le multiculturalisme suédois présente des limites, le débat actuel sur la ségrégation et sur la criminalité dans les banlieues difficiles en est un indice.

Si la langue principale en Suède est le suédois, il y a également cinq langues minoritaires[12], ainsi que des langues d'immigrés, en tout presque 200 langues différentes

[8] Coulet, Cyril, « La convergence des politiques de l'immigration et de l'intégration en France et en Suède », *Nordiques*, n° 22, printemps-été 2010, p. 41.
[9] *Ibid*, p. 44.
[10] *Ibid*., p. 45.
[11] Blanc-Noël, Nathalie, « La culture politique au fondement des politiques d'intégration : Les cas français et suédois », *Nordiques*, n° 22, printemps-été 2010, p. 57.
[12] Les langues minoritaires sont le finnois, le sâme, le *meänkiele* (ou le finnois de la vallée de Tornedal), le romani et le yiddish.

parlées dans le pays aujourd'hui.[13] Rappelons que la Suède a une population d'un peu plus de neuf millions d'habitants seulement. L'objectif du Conseil de la langue (Språkrådet) est aujourd'hui que la langue suédoise soit la langue principale du pays, mais également que chaque habitant puisse apprendre et développer [220] sa langue maternelle, que ce soit une langue minoritaire ou une langue d'immigrés, ainsi que des langues étrangères, notamment l'anglais.[14] Ce plurilinguisme est évidemment louable, mais est-ce que cela fonctionne en pratique ? Dans une société multiculturelle, les immigrés sont censés y apporter quelque chose qui n'existait pas avant, l'enrichir : ils sont donc dès le départ définis comme différents. C'est un rôle que beaucoup d'entre eux refusent notamment quand il s'agit de la deuxième et de la troisième génération d'immigrés qui, pour leur part, ne savent pas en quoi ils sont différents puisqu'ils ont en grande partie perdu ou rejeté leur culture d'origine, comme c'est le cas des trois personnages étudiés ici. On attend même parfois de ces jeunes de parler mal le suédois pour ne pas avoir de doute sur leur origine étrangère et pour que ce groupe soit représenté dans différents contextes. Parler mal peut devenir une partie de l'identité multiculturelle imposée par la société.

Raconter sa vie dans son propre langage

La publication d'*Un rouge œil* de Khemiri, en 2003, a fait sensation. Son suédois abracadabrant était pour beaucoup synonyme du sociolecte parlé dans les banlieues multiculturelles comme Rinkeby. L'auteur a eu beau expliquer n'avoir jamais vécu dans une telle banlieue et que cette langue était inventée par son narrateur, rien n'y a fait : les commentateurs ont étiqueté cette langue « banlieue ». Bečević et Foley ont aussi, selon les critiques, donné voix aux immigrés. Si Khemiri est né en Suède et parle parfaitement le suédois, les deux autres l'ont appris en arrivant. Foley explique dans une interview que son éditeur le corrige, mais que parfois celui-ci laisse des erreurs parce que le résultat est fascinant et souvent drôle.[15]

Les trois romans sont des exemples d'un discours métafictionnel. On découvre au début de chacun d'eux un jeune homme qui commence à écrire son journal intime et celui-ci devient le livre, ce qui permet aux auteurs de laisser les personnages s'exprimer dans leur

[13] Heikkilä, Riina, « The language situation in Sweden: The main language et the national minority languages », *Nordiques*, n° 22, printemps-été 2010, p. 29.
[14] Språkrådet, « Språkpolitik och språklagar » [en ligne], mis à jour le 12.10/2011, disponible sur: http://www.sprakradet.se/1872
[15] Olsson, Lotta, « Meningen med livet, enligt Habib » [en ligne], *DN*, 20/08/2007, disponible sur http://www.dn.se/dnbok/dnbok-hem/meningen-med-livet-enligt-habib

propre langage. Ce narrateur et auteur fictif rappelle régulièrement au lecteur qu'il est [221] en train d'écrire. Habib, 11 ans, s'y met parce qu'il y est obligé, cela fait partie de ses devoirs. Il résiste au début mais finit par entamer l'écriture d'un journal intime assez traditionnel avec les dates indiquées en haut des chapitres. Ce narrateur, le plus jeune des trois, n'a pas de lecteurs extérieurs en tête quand il écrit, hormis l'enseignante. Il ne veut surtout pas le montrer à ses parents, par peur de les mettre en colère ou de les attrister. Habib ne sait pas quoi écrire au début, il a l'impression de n'avoir rien à raconter. Dans les deux autres cas, il ne s'agit pas d'un journal intime traditionnel, censé demeurer secret, bien au contraire. Svenhammed précise sur la première page que son projet n'a rien à voir avec ceux des filles parlant de leurs sentiments. Il utilise d'ailleurs le mot « journal » dans le sens de journal de bord, qu'il compare avec celui tenu par James Bond. Svenhammed n'est pas un enfant, mais un jeune homme qui écrit parce qu'il en a assez d'entendre les sociologues et autres universitaires s'exprimer sur un monde qu'ils ne connaissent pas. Son objectif est de décrire la véritable réalité de son monde. Dans *Un rouge œil*, Halim, quant à lui, reçoit en cadeau un carnet pour noter ses pensées et ainsi savoir qui il est. Il est supposé écrire en arabe un jour, lorsqu'il le saura mieux. Il comprend tout de suite qu'un journal est un outil de révolte et se met à écrire sa vie dans le but de rester dans le vrai. Parfois il a du mal, sa tête est remplie d'idées mais tout est chaotique. Il est évident que l'écriture devient aussi pour lui un moyen d'exprimer une forte tension intérieure. Ces deux narrateurs de quinze ans tentent d'écrire des reportages. Comme de jeunes journalistes, ils observent et analysent (à leur façon, bien sûr), avec pour objectif d'être lus. C'est comme s'ils étaient en train de filmer. Les termes utilisés, tels que « caméra », « diriger l'objectif » et « zoom », renforcent cette impression. Halim n'a pas, au départ, l'intention d'écrire un roman mais, à la fin du livre, un nouveau voisin arrive, il s'appelle Jonas Khemiri, le nom du véritable auteur, c'est un jeune homme qui étudie à l'université et tente en vain de devenir écrivain. Halim décide de lui montrer son texte pour lui donner de l'inspiration puisque la Suède a besoin d'auteurs arabes, son journal de bord devient ainsi le roman. L'aspect authentique est régulièrement souligné mais, au cours de l'écriture, cela devient néanmoins intime et personnel, l'objectivité s'avérant finalement impossible. L'écriture est un élément déclencheur pour ces jeunes hommes qui trouvent un moyen d'exprimer leur protestation, mais [222] c'est aussi une échappatoire, et un moyen de construire leur identité en parlant de leur vie. Cette expérience est individuelle. Chaque narrateur décrit sans sentimentalité son propre monde, pas celui des immigrés en

général. Elle est cependant partagée par d'autres qui, comme eux, sont perdus dans un monde qui semble de plus en plus les rejeter.

Le rôle des parents est essentiel, on le sait, pour stimuler l'évolution linguistique des enfants, par le biais de la conversation, de la lecture, etc. Les enfants qui grandissent dans un milieu où cet entraînement linguistique est insuffisant, voire inexistant, ont souvent par la suite des problèmes à l'école, on le sait également. Les parents d'Halim et de Svenhammed parlent très mal. Ils n'ont pas les subtilités de la langue, c'est une langue crue. Dans la société multiculturelle, les enfants sont donc censés avoir la possibilité de conserver la langue maternelle de leurs parents. Or dans ces livres, les parents n'ont qu'un seul but, faire intégrer leurs enfants en faisant en sorte qu'ils ne parlent que le suédois. Les parents d'Habib sont d'origine libanaise et syrienne. Habib parle un peu l'arabe, mais pratiquement pas l'arabe syrien. Il a du mal à communiquer avec ses grands-parents. Le narrateur ne présente pas cela comme un problème, il en a l'habitude et il l'accepte. Pour Halim, c'est plus grave. Il a perdu sa culture d'origine arabe, c'est une des raisons de sa crise existentialiste. Il s'attache à une vieille dame parce qu'elle connaît l'histoire arabe et n'hésite pas à mettre en avant cette culture, alors que son père refuse d'en parler. Quand ses cours de langue maternelle sont annulés sous prétexte que l'école ne peut payer à la fois le salaire d'un professeur d'arabe et celui de l'assistant social qui doit l'accompagner, car Halim est un adolescent difficile dans une classe à problèmes, le jeune homme le prend très mal. Il est aussi déçu de la réaction de son père qui ne voit pas l'intérêt d'apprendre l'arabe en Suède. Sachant que la langue du pays est la clé pour l'intégration, ce dernier veut que son fils parle le suédois comme le Suédois qu'il est censé être.

Les trois narrateurs sont tous nés en Suède et parlent couramment la langue, mais ils utilisent des expressions étranges, qui sont compréhensibles et très expressives mais qui n'existent pas, ou bien se trompent dans l'emploi d'un mot, ce qui donne un nouveau sens ou [223] une autre nuance à l'expression.[16] Khemiri va jusqu'à la déformation linguistique. Halim dans *Un rouge œil* écorche volontairement la langue, ce que l'on comprend à la fin du livre. Il décide soudain de parler mal dans le but de montrer qu'il n'est pas intégré et qu'il ne veut pas l'être. Le plus gênant pour beaucoup de lecteurs, ce sont les erreurs dans l'ordre des mots, que nous retrouvons déjà dans le titre du roman. Parfois nous avons besoin de lire

[16] Prenons comme exemple l'expression « hon bara springer mig på nerverna » que nous pourrions traduire par « elle ne fait que me frapper sur les nerfs », *Svenhammeds journaler*, p. 11.

à haute voix pour ne pas nous perdre. Il y a aussi des fautes de prépositions, de formes des substantifs, etc. Les erreurs grammaticales émaillent aussi le texte de Bečević, mais seulement dans les dialogues, notamment quand les membres plus âgés de la famille parlent. Svenhammed se moque d'eux, le résultat en suédois est souvent ambigu et drôle. Foley en revanche utilise un suédois correct. Habib n'est pas seulement né en Suède mais d'une mère qui elle aussi est née en Suède, ce qui fait de lui un immigré de la troisième génération. Le style de Foley n'est cependant pas classique pour autant. Dans le texte d'Habib, nous trouvons certains traits typiques du sociolecte utilisé par les jeunes dans la banlieue. Les personnages ne seraient pas crédibles s'ils parlaient une langue plus soignée et les lecteurs ne pourraient pas s'identifier à eux. C'est pourquoi il y a beaucoup de mots familiers, même de l'argot, surtout dans les dialogues, ainsi que de nouveaux mots empruntés aux langues d'immigrés.[17] L'influence de l'anglais aussi est frappante, des expressions directement traduites ou des mots en anglais dans le texte. Habib, à un moment, s'adresse à son enseignante qui va lire son journal intime, pour s'excuser d'utiliser des mots vulgaires, il sait qu'elle n'appréciera pas. Comme ces mots font partie de lui, il ne peut les éviter. C'est le nouveau langage des jeunes notamment dans les banlieues, qui correspond au langage des cités en France et qui se distingue de la même manière de celui qu'on enseigne à l'école.[18]

Jouer avec la langue est une façon de se l'approprier et c'est possible grâce à la souplesse de la langue suédoise, un texte littéraire peut contenir des erreurs grammaticales, des jeux de mots nouveaux, des néologismes, de l'argot. Ce style particulier est une protestation dans [224] la mesure où c'est dire que la langue existante ne suffit pas pour décrire le monde, pour parler de la complexité de la Suède multiculturelle. Il faut réinventer la syntaxe, créer de nouveaux mots, parler argot pour être capable de se définir soi-même. Cela s'inscrit également dans une révolte sociale dans la mesure où la langue peut être vue comme un moyen d'oppression : les immigrés qui ne la maîtrisent pas parfaitement sont exclus de la société, c'est pourquoi il faut l'adapter aux nouveaux habitants. « Nous sommes ceux qui n'accepteront jamais de langue construite dans le but de nous exclure, » précise un autre personnage de Khemiri.[19] Comme l'explique ce dernier, la langue, dans son œuvre,

[17] Par exemple le mot *walla* pour « je le jure » et *chok* pour « très ». (notre traduction)
[18] En Suède on utilise le terme de « suédois de Rinkeby » (*Rinkebysvenska*) pour désigner ce langage des jeunes (et qui correspond à « parler téci » en France).
[19] Khemiri, Jonas Hassen, *Montecore, un tigre unique*, traduit du suédois par Lucille Clauss et Max Stadler, Paris, Le serpent à plumes, (2006) 2008, p. 307.

> agit comme un filtre, ou un masque, ou autre chose, de moins déterminé, de plus difficile à cerner avec précision. La langue comme instrument politique. La langue comme détentrice et distributrice de pouvoir. Ou […] la langue comme outil pour se forger une identité.[20]

Entre deux mondes différents

Dans les livres, il existe deux principaux groupes d'habitants, qui correspondent à deux mots récents dans la langue suédoise: *svenne* et *blatte*. Un *svenne* est un Suédois de souche, par opposition au Suédois d'origine étrangère. Le mot peut être employé de façon péjorative, désignant une personne ennuyeuse et renfermée. Nous reprenons ici le terme employé par les traducteurs de *Montecore, un tigre unique* : « suédos ». Un *blatte* est selon le dictionnaire de l'Académie suédoise « une personne étrangère, à la peau mate ».[21] A l'origine c'était une insulte, de même que *svartskalle* (crâne noir), mais aujourd'hui certains jeunes d'origine étrangère ont eux-mêmes pris possession de ce mot, l'utilisant pour se désigner eux-mêmes, avec fierté.[22] Une autre définition du mot *blatte* donnée par Blatteförmedlingen, une association ayant comme but l'intégration des immigrés dans le marché du travail, est [225] « un individu ayant des origines suédoises ou étrangères qui vit en Suède et qui a des connaissances d'autres langues, cultures et coutumes que celles traditionnellement suédoises. »[23] Par conséquent, aujourd'hui, le terme peut être utilisé comme un marqueur d'identité sociale signifiant une appartenance au groupe multiculturel. Svenhammed emploie lui-même ce mot quand il parle des immigrés en général, mais il s'énerve quand il se fait traiter de tel. Pour se désigner il préfère le mot « crâne noir », il a bien les cheveux noirs. On comprend que le mot change de valeur selon l'interlocuteur et le contexte.

Le monde de ces narrateurs se compose ainsi de *suédos* et de *blattar* (terme qui inclut la deuxième et la troisième génération d'immigrés). Il existe aussi des immigrés *suédifiés* (qui sont intégrés ou pensent l'être). Les trois narrateurs ne se considèrent pas comme Suédois. Le point de départ de Svenhammed est justement qu'il ne l'est pas, et que, de ce fait, il est capable de parler de ce qu'il appelle son monde, qui à la fois se trouve ailleurs, isolé de la Suède, et dans ce pays. Il précise au début du texte qu'il a les bras poilus,

[20] Khemiri, Jonas Hassen, « Qu'est-ce qu'un écrivain multiculturel ? », traduit de l'anglais par Anna Gibson, *Le Magazine littéraire*, mars 2011, p. 61.
[21] « mörkhyad, utländsk person» (notre traduction) *Svenska Akademins Ordlista* [en ligne], p. 87, disponible sur: http://www.svenskaakademien.se/svenska_spraket/svenska_akademiens_ordlista/saol_pa_natet/ordlista
[22] Cf. le mot « la caillera » (du verlan pour racaille) en France.
[23] « individ med svenskt eller utländskt ursprung, som bor i Sverige och har insikt i andra språk, kulturer, seder och bruk än de traditionellt svenska » (notre traduction) Blatteförmedlingen, « Blatte » [en ligne], disponible sur: http://www.blatteformedlingen.se/?_PageId=7082

un sourcil unique au lieu de deux et que certes, il habite en Suède, mais qu'il n'y vit pas.[24] Son monde à lui est son quartier, le reste de Stockholm et de la Suède n'a pas d'importance, tout en existant dans la périphérie et comme point de comparaison. Dans sa banlieue d'environ 20 000 habitants, on trouve 86 nationalités. Mjäll, la copine de Svenhammed, a grandi ailleurs mais a dû changer de quartier suite à un radical bouleversement familial et social. Quand Bečević l'introduit dans l'histoire, il la décrit comme quelqu'un d'étrange, si bien qu'en tant que lecteur, on se demande d'où elle peut venir pour être ainsi à l'écart de tous. Elle est tout simplement Suédoise et par conséquent différente des autres dans ce milieu. Dans ce livre, une frontière concrète sépare les deux mondes : l'autoroute. De l'autre côté se trouvent les belles maisons habitées par les Suédois, un quartier dont Svenhammed a peur. Parfois il a envie de tout quitter, de traverser l'autoroute une fois pour toutes, et symboliquement changer de vie. Or il est résigné, il sait qu'il ne le fera jamais. De son côté, chez lui, il se sent [226] en sécurité, bien que ce soit un monde violent. En se définissant comme quelqu'un qui a frappé et qui a été frappé, il montre la différence entre lui en tant qu'immigré et les Suédois ordinaires. Dans son quartier, il y a souvent des bagarres, cela fait partie de son quotidien. Quand son père se bat avec un autre immigré qui fait la queue dans un bâtiment des services sociaux, c'est bien entendu un signe de leur frustration et de leur honte à demander de l'aide, mais l'auteur le décrit aussi comme une différence par rapport aux Suédois, qui ne se battraient pas dans un tel contexte, en plein jour et sans avoir bu, car ces derniers évitent les conflits, c'est dans leur culture. C'est pourquoi le père de Svenhammed déclare avec fierté que les hommes à l'étranger gèrent les conflits avec leurs mains.[25]

Halim utilise également les termes de « crânes noirs » ou « blattar » d'un côté et « suédos » de l'autre. Il les observe et les analyse au collège. Les Suédois sont de plusieurs types, tels que les riches qui portent des vêtements de grandes marques et ceux qui s'habillent dans des friperies mais ont de l'argent malgré tout. Les *blattar* ne sont pas nombreux dans son école, mais il en distingue quand même deux sortes : les voyous et ceux qui sont bons élèves, payent le métro et parlent joliment (précisant qu'il s'agit en général d'Iraniens). Ces derniers sont suédifiés. Or il y a aussi un troisième type : le crâne noir révolutionnaire comme lui-même, celui qui ne se laisse pas berner, qui comprend ce qui se

[24] *Svenhammeds journaler*, p. 8.
[25] *Ibid*., p. 20.

passe dans la société suédoise. En tant que tel, il n'est surtout pas suédifié et il réfléchit au lieu de se battre comme un voyou. Du moins c'est comme ça qu'il aimerait se comporter, mais il n'y arrive pas toujours. Dans le roman de Foley, Habib, lui, explique à sa façon les différences entre les deux groupes, décrivant son quartier périphérique comme un monde en miniature, mais pratiquement sans Suédois qui, eux, habitent en ville, à l'exception par exemple d'une dame âgée qui doit être Suédoise puisqu'elle vit seule. Il a appris qu'en Suède les gens ne s'occupent pas de leurs anciens. Les immigrés se reconnaissent à leur parabole au balcon et à leur façon de marchander, tandis que les Suédois sont naïfs et se font avoir à chaque fois. Les narrateurs se posent sans cesse des questions sur la suédité, cherchant les signes qui trahissent les immigrés, outre l'apparence, essayant de comprendre comment il faudrait se comporter [227] pour être intégré. Les livres jouent ainsi avec les stéréotypes, ce qui les renforcent sans doute mais qui donne aussi un effet comique.

Les livres reprennent, par exemple, une idée reçue concernant la malhonnêteté, voire la criminalité des immigrés, qui s'oppose à la naïveté des Suédois de souche. Aucun de ces jeunes ne paye le métro. Halim et Svenhammed chapardent aussi dans les magasins, ce qui, dans leur cas, fait partie de la révolte : c'est une prise de pouvoir, une façon de montrer qu'ils sont plus malins que les *suédos*. Svenhammed pense que la seule façon de gagner le respect des autres, c'est d'avoir de l'argent. Il décide donc de travailler pour le cousin Bajram, et en guise de rite initiatique, il doit cambrioler la salle d'ordinateur de l'école. Bajram est l'homme le plus riche de sa famille, non pas grâce à son restaurant de kebab mais parce qu'il fait aussi de la contrebande. Aux yeux de Svenhammed, cet homme qui porte un pistolet sous sa veste est le seul de la famille à avoir réussi. C'est un modèle pour lui. Si Halim dans *Un rouge œil* vole, c'est avant tout parce que de toute façon, on le prend pour un voyou. Quand il entre dans un magasin pour acheter une parabole pour son père, la vendeuse prend immédiatement le téléphone puis un agent de sécurité arrive pour le surveiller. Halim explique que, pour se venger, il a chapardé un cordon d'antenne et en a discrètement placé l'emballage dans la poche d'un Suédois dans la queue, qui se fait prendre à sa place.[26] Quelques pages plus tard, il admet que ça ne s'est pas passé comme ça, mais qu'il aurait pu le faire. C'est le plus important, c'est un révolutionnaire dans l'âme. Comme son objectif est d'écrire la vérité, il se corrige parfois quand l'imagination le fait dérailler. Le

[26] *Ett öga rött*, p. 68-70.

lecteur a en effet du mal à discerner la vérité fictionnelle du récit, ce qui se passe vraiment et ce qui se passe seulement dans sa tête.

Les Suédois, pour leur part, sont parfois dénoncés dans les livres comme racistes. Svenhammed s'inquiète de la percée aux élections du parti Sverigedemokraterna (les Démocrates de Suède).[27] Il observe également de plus en plus de skinheads en ville et des croix gammées. Les Suédois sont aussi de grands buveurs d'alcool. Bajram, le cousin de Svenhammed a fait fortune en vendant de l'alcool à des Suédois alcooliques et aux jeunes. Comme les adolescents du collège de [228] Svenhammed ont des difficultés à trouver de l'alcool, puisqu'à leur âge ils ne peuvent pas en acheter à *Systembolaget*[28], il trouve un moyen de tirer parti de ces habitudes. Il gagne ainsi, du moins à ses yeux, le respect des autres. Halim, lui, constate avec mépris que ses camarades de classe (suédois) boivent trop lors des fêtes, ils vomissent et se ridiculisent. Il observe aussi les Suédois ivres dans les rues. Même Habib est confronté aux problèmes de l'alcool, bien que le livre s'adresse à des lecteurs plus jeunes. Un des rares Suédois dans son immeuble devient toujours méchant et bagarreur quand il a bu. Et quand l'ascenseur est en panne il doit prendre l'escalier où il y a plein de bouteilles vides et des flaques d'urine, car les alcooliques y boivent la nuit.

La critique de la politique d'immigration

Au cours du XX^{e} siècle, les écarts entre les classes sociales se sont progressivement atténués en Suède. Or aujourd'hui, on parle d'une nouvelle classe populaire constituée notamment d'immigrés. Ces différences de classes, dans une société qui se veut égalitaire, sont fortement démontrées dans ces livres. La ségrégation entre les Suédois et les immigrés en implique une autre, entre riches et pauvres. Beaucoup de familles, dans les livres, ont des problèmes d'argent et dépendent de l'assistance sociale. Les pères des narrateurs et leurs amis, s'ils ne sont pas au chômage, sont vendeurs de légumes, pizzaïolos, coiffeurs, propriétaires d'une cafétéria ou d'un magasin vendant toutes sortes d'objets bon marché. Ce sont des métiers qui ne favorisent pas l'intégration. Ils travaillent en famille et rencontrent les Suédois en tant que clients. Les trois protagonistes sont associés à ces entreprises familiales. Habib prête parfois main-forte à son père à la cafétéria (en mentant sur son âge puisqu'il n'a pas le droit de travailler à 11 ans), Halim aide son père au magasin,

[27] Ce parti qui s'oppose au multiculturalisme et qui veut restreindre l'immigration a obtenu 5,7 % des voix lors des élections en 2010.
[28] *Systembolaget* est le magasin d'État qui détient le monopole de la vente de boissons alcoolisées en Suède.

tout comme Svenhammed travaille pour le sien au marché pendant les vacances (en gagnant deux euros de l'heure). Dès qu'un camarade de classe approche, il se cache, de honte. Il n'a rien contre les clients suédois, mais cela l'énerve de les savoir du bon côté de l'étal, tandis que lui est du mauvais. [229]

Les narrateurs sont donc conscients des différences sociales. Si le but de beaucoup est de quitter ce milieu, certains font le chemin inverse, comme Mjäll, la copine de Svenhammed, et sa mère alcoolique qui sont devenues pauvres quand le père les a abandonnées. Elles font aussi partie de la nouvelle classe populaire. La mère de Mjäll constate que dans ce pays, il y a des Suédois qui « se sentent aussi comme des immigrés, vivent comme tels et qui sont en quelque sorte également des crânes noirs dans ce foutu pays ».[29] Quand Svenhammed accompagne son père à la déchetterie chercher une parabole, afin de pouvoir afficher un certain statut social, il voit d'autres immigrés mais aussi des Suédois marginalisés, par exemple un sans-abri édenté. C'est une nouvelle image choquante de la Suède, avec ses nouveaux pauvres. Placer son personnage dans un collège en dehors de son quartier permet à l'auteur de faire des comparaisons entre les deux groupes. Dans sa classe, il y a surtout des *suédos*. Il est évident que dans leurs familles, les deux parents travaillent et ne dépendent pas des allocations de l'aide sociale. Quand Svenhammed doit travailler en groupe avec un camarade, il a la possibilité de voir la vie de l'autre côté, et de réaliser qu'il est un habitant de second ordre aux yeux de cette famille ; la mère l'oblige même à changer de chaussettes pour ne pas salir le parquet, ce qu'il fait sans rien dire, bien qu'intérieurement il ait envie de protester. Il est aussi convaincu qu'eux d'avoir moins de valeur, d'appartenir à une classe défavorisée.

La critique sociale concerne notamment la politique d'immigration, puisque les livres démontrent la ségrégation et l'existence de quartiers pauvres à problèmes, constitués d'immigrés, de Suédois de souche alcooliques ou de « nouveaux pauvres ». L'image d'une banlieue violente et criminelle transmise par ces livres risque peut-être de renforcer les attitudes xénophobes, comme se le demande Lena Kåreland dans une critique du *Journal de bord de Svenhammed*.[30] Les narrateurs nous donnent leur vision de la réalité des jeunes dans des quartiers multiculturels. A travers leurs yeux, les auteurs dénoncent souvent avec [230]

[29] « som också känner sig som utlänningar, som lever som såna, som på sätt och vis också är svartskallar i det här jävla landet » (notre traduction) *Svenhammeds journaler*, p. 30.
[30] Kåreland, Lena, « Fängslande journaler med både nerv och spänning », [en ligne], *Svenska Dagbladet*, 19/10/2009, disponible sur: http://www.svd.se/kultur/litteratur/fangslande-journaler-med-bade-nerv-och-spanning_3675457.svd

ironie des problèmes graves, mais sans nous offrir de solution. Ils se contentent de constater un état de fait, le résultat est d'autant plus efficace : la plupart des personnages n'ont aucun espoir de changement.

La révolte contre les parents

La révolte d'Halim et de Svenhammed est en grande partie dirigée vers leurs parents. Une caractéristique de la littérature de jeunesse traditionnelle est la dépendance des enfants vis-à-vis des parents : ce sont ces derniers qui ont le pouvoir, ce qui pousse les enfants à remettre ces rôles en question. Dans les livres que nous étudions ici, ces rôles sont en partie inversés, puisque les jeunes ont un pouvoir supplémentaire par rapport à leurs parents, à savoir la maîtrise de la langue du pays et la compréhension de la culture et de la société suédoises, ce qui fausse la relation. Les parents dépendent des enfants et les rôles traditionnels de transmission du savoir sont brisés.

Halim ne comprend pas son père, trop humble et reconnaissant, qui accepte d'être une personne de deuxième rang. Il sait, à la voix de son père, si le client qui entre est un Suédois car elle devient toute soumise. Or ce père a aussi une voix différente, dure comme la pierre, puissante, qu'il utilise dans d'autres contextes. Jonas Hassen Khemiri explique, dans un entretien, que ses propres parents semblaient changer d'identité en passant d'une langue à l'autre :

> Ma mère en suédois était moins affectueuse que ma mère en français. Mon père en arabe était dix fois plus drôle et plus semblable à lui-même qu'il ne l'était dans sa version suédoise.[31]

Quand le père d'Halim parle arabe, l'auteur retranscrit ses paroles dans un suédois correct, tandis qu'il glisse des erreurs dans les phrases censées être prononcées en suédois. Le procédé est efficace ; on voit à quel point le père change selon la langue employée. Son fils le méprise quand il parle suédois, mais il est impressionné par ses pensées quand il parle arabe, ce qui arrive malheureusement rarement. A la fin du livre, le père accepte d'installer la parabole achetée par Halim, ils peuvent donc enfin regarder la télévision arabe. Le père, qui regarde toujours la version suédoise de « Qui veut gagner des millions », est ravi de trouver [231] la même émission en arabe. Il connaît maintenant toutes les réponses et n'est pas obligé de demander à son fils de traduire. Ce dernier comprend enfin que son père peut

[31] Khemiri, Jonas Hassen, 2011, *op. cit*., p. 61.

toujours être « un sultan de la pensée »[32], qu'ils se ressemblent après tout. Ils retrouvent leurs rôles respectifs, le père donne ainsi à son fils la sécurité dont il a besoin dans sa vie chaotique.

La relation entre Svenhammed et ses parents est plus compliquée encore. Il parle d'eux de façon péjorative, pense que son père est un « wannabesvenne »[33], une personne qui a le souhait vain et ridicule d'être un véritable Suédois, ce qu'il ne sera jamais malgré ses efforts. Ce père, qui vit en Suède depuis plus de vingt ans, travaille au marché et pense, selon son fils, appartenir à la société parce que les Suédois viennent acheter ses légumes. Le fils lui reproche de ne pas avoir réussi une ascension sociale. S'il méprise tant son père, c'est parce qu'il voit comment il est traité par les autres, l'observe dans le miroir de la société suédoise. Cette attitude de la part de son fils est sévèrement punie par le père, car il est violent. Svenhammed le décrit comme un alcoolique occasionnel qui ne boit pas. En effet, son comportement violent n'est pas provoqué par la consommation d'alcool, mais, par exemple, par une visite aux services d'aide sociale ou par une mauvaise journée au marché ; par la frustration de ne pas réussir à subvenir aux besoins de sa famille. Les enfants en paient le prix. Les assistantes sociales passent parfois, mais ne réagissent pas. C'est aussi une critique de l'école, où personne ne se demande pourquoi Svenhammed sèche les cours de sport. La Suède représente une société protectrice, censée aider les enfants qui sont victimes d'abus. Or ce garçon fait tout pour cacher ses problèmes, pour lui la société est l'ennemi. Il n'attend aucune aide de la part de l'école, ni de l'Etat suédois.

La révolte de Svenhammed envers ses parents est liée à un écart entre générations, cela va de soi, mais elle est aussi liée à une différence de culture entre eux. Ses parents représentent tout ce dont il a lui-même honte. S'il refuse d'inviter un camarade suédois, c'est parce que chez eux, ils mangent tous dans le même plat au milieu de la table, sans couverts, comme des animaux. De plus ses parents sont cousins et, selon lui, se ressemblent physiquement, ce qui provoque chez lui un fort sentiment de honte. Le mariage entre cousins, courant dans beaucoup de pays du [232] monde, est rare en Suède. Bien qu'autorisé par la loi, il très peu accepté moralement et socialement. Ce qui est considéré comme normal pour ses parents, ne l'est plus pour Svenhammed. L'écart entre lui et sa mère est encore plus marqué. Il est profondément convaincu qu'elle ne peut pas lui apprendre quoi

[32] « äkta tankesultan » (notre traduction) *Ett öga rött*, p. 252.
[33] *Svenhammeds journaler*, p. 9.

que ce soit. A 32 ans, elle passe sont temps à faire la cuisine et servir son mari et ses amis. C'est une femme au foyer qui ne sort même pas pour faire les courses. Ce n'est pas un modèle de femme pour Svenhammed. A ses yeux, elle aurait pu avoir les mêmes chances que lui, mais elle n'a pas d'ambition. Son fils la décrit comme stupide, ce qui est évidemment lié à son isolement du monde réel, mais aussi à ses problèmes de langue. Elle a toujours insisté pour parler suédois à la maison malgré son vocabulaire extrêmement limité, en conséquence elle s'exprime comme une enfant. Si cela part d'une bonne intention, elle perd le respect de son fils.

La recherche d'une nouvelle identité

Dans le roman de Khemiri, Halim se montre sûr de lui, mais il est perdu après la mort de sa mère, ne sait pas où est sa place. Influencé par une vieille dame arabe, il commence à se révolter contre la volonté secrète de l'Etat suédois de transformer tous les immigrés en Suédois. Par ailleurs, il accepte mal de voir une autre femme dans la vie de son père. Comme la femme en question est suédoise, le conflit est d'autant plus grand : elle représente tout ce que sa vraie mère n'était pas. Halim, qui ne connaît pas son pays d'origine, a peur de perdre définitivement sa mère s'il oublie ses racines. Il ne sait plus d'où il vient et cherche à renouer avec le pays d'origine des parents. Comme le souligne Kostas Koukoulis, pour la deuxième génération d'immigrés la culture d'origine n'est pas évidente comme pour leurs parents, « mais plutôt quelque chose qu'il faut inventer, explorer et par rapport à laquelle il faut prendre position ».[34] Comme il ne se sent pas aidé par son père dans sa quête d'identité, Halim se met à agir de façon déraisonnable. C'est en effet un rebelle plutôt raté, dont le message passe mal. [233]

Habib, de son côté, se pose moins de questions, mais a lui aussi du mal à savoir qui il est. Quand un couple suédois s'enquiert d'où il vient, il répond qu'il est d'Alby (le nom de la banlieue). Quand ils insistent pour connaître son lieu de naissance, il répond Huddinge car il est né à l'hôpital de cette commune. Ils demandent alors de quel pays viennent ses parents, ce à quoi il répond : Pakistan, parce que la vérité est trop compliquée et que le mot contient le mot « *stan* » (ville), cela sonne donc à moitié suédois, tout comme il se sent à moitié

[34] « utan snarare någonting man måste uppfinna, utforska och ta ställning till » (notre traduction) Kostas Koukoulis, « På jakt efter det gyllene skinnet: Skönlitterära aspekter på emigration och identitet hos sverigegrekiska författare », dans Gröndahl, Satu (éd.), *op. cit*. p. 291.

Suédois.[35] Svenhammed est confronté à la même question de la part d'un nouveau professeur à l'école, et il répond : « Je viens de la cité ».[36] Quand le professeur insiste, en lui demandant quelle est sa langue maternelle, il rétorque :

> Mais comprenez, je n'ai pas d'autres origines… je n'ai pas de racines…
> je n'ai pas de langue maternelle… je ne parle que le suédois.[37]

C'est une réponse remarquable. Il a l'impression de ne pas être comme il faut, qu'il aurait dû avoir une autre langue pour appartenir à son milieu.

Svenhammed a d'ailleurs sa propre théorie sur l'intégration. Pour lui ce sont les Suédois qui vivent à l'écart, qui sont ségrégués, et non les immigrés. Il entend les politiques parler de ces derniers en termes d'« eux », qu'il faut « les » intégrer ou « les » aider à retourner dans leur pays. Svenhammed ne pense pas appartenir à ce groupe « eux ». Il trouve que c'est une bonne idée de les renvoyer chez eux. Lui, il est né en Suède, il n'a pas d'autre chez lui. Cependant, il est conscient du fait de ne pas appartenir à ce « nous », et cela devient d'autant plus clair dans sa nouvelle école. « Je n'appartenais pas à "eux", je n'étais pas l'un d'"eux", et si je n'étais ni l'un d'"eux", ni l'un de "nous", qui étais-je ? »[38] Il est en colère parce qu'il est né en Suède sans ressembler à un Suédois, et il déteste son prénom composé et idéalement multiculturel : son père l'a choisi en référence à son propre prénom « Mouhammed », et à « Sven », un agent des services sociaux. Ce prénom aurait pu lui permettre d'appartenir aux deux groupes culturels, mais ce n'est pas [234] le cas : il se sent entre les deux. Ses parents espèrent que leur fils sera intégré car, en devenant Suédois, il permettra aux parents de le devenir également. De son côté, Svenhammed ressent la déception de ses parents, il n'est pas ce qu'ils attendaient de lui puisque, déjà bébé, il n'était pas blond et calme comme les enfants suédois. A sa naissance, les parents décident de parler uniquement le suédois à la maison et, désormais, Svenhammed en veut à ses parents de ne lui avoir jamais appris leur langue maternelle. Comme il ne peut appartenir ni à l'un ni à l'autre de ces groupes, il choisit la révolte et considère qu'il fait partie

> d'une nouvelle espèce d'hommes, que la Suède n'avait pas encore appris à gérer, que la Suède ne voulait ni voir ni entendre, mais rejetait, comme un virus dont on ne voulait pas entendre parler mais laissait pousser comme une mauvaise herbe.[39]

[35] *Habib, meningen med livet*, p. 119-121.
[36] « Från orten » (notre traduction) *Svenhammeds journaler*, p. 41.
[37] « Men fatta, jag har inget annat ursprung… jag har inga rötter… jag har inget modersmål... jag kan bara svenska » (notre traduction) *Ibid*., p. 42.
[38] « Jag tillhörde inte "dom", jag var inte en av "dom", och om jag inte var en av "dom" och inte heller en av "oss", vem fan var jag då? » (notre traduction) *Ibid*., p. 40.
[39] « en helt ny människoart som Sverige ännu inte lärt sig att hantera. Som Sverige varken ville se eller höra, utan organiskt stötte bort, som ett virus, man inte brydde sig om, utan lät växa som ogräs. » (notre traduction) *Ibid*., p. 123.

En guise de conclusion

Cette nouvelle littérature reflète la réalité multiculturelle de certains quartiers aujourd'hui et donne la voix aux jeunes, or c'est une voix intéressante. Elle montre que l'identité des Suédois peut contenir des éléments de différents pays et cultures. Les thèmes fondamentaux sont, comme dans la plupart des livres pour les jeunes, l'amour, l'amitié, la découverte de la vie. Mais la double identité que les personnages sont supposés avoir, mène à la quête d'une nouvelle identité. La révolte contre les parents et contre la société est exacerbée par les différences culturelles. Douglas Foley ne s'attarde pas sur les problèmes sociaux mais, entre les lignes, nous laisse voir l'échec scolaire de beaucoup de ces jeunes et la ségrégation. Habib semble plutôt à l'aise dans son identité multiculturelle, mais sa situation n'est pas sans complications. L'auteur semble, avant tout, avoir pour objectif de montrer que cela peut également bien se passer, qu'il y a de la créativité parmi ces jeunes, qu'il y a des adultes qui les aident et les stimulent : l'enseignante d'Habib en est un bon exemple, c'est elle qui les pousse à s'exprimer. Zulmir Bečević et Jonas Hassen Khemiri sont plus critiques. Cette littérature montre une situation difficile, beaucoup de problèmes et [235] peu de solutions ; c'est l'image d'une Suède ségréguée et de l'échec de la politique d'immigration. Ces enfants issus de l'immigration ne sont ni plurilingues, ni multiculturels, mais plutôt perdus entre les cultures. Les trois livres mettent en avant l'envie des jeunes, ni Suédois, ni immigrés, de se forger une identité à eux, et que celle-ci soit acceptée par leur entourage. Si la déception des immigrés dans leur nouveau pays est un thème récurrent dans la littérature d'immigration suédoise pour adultes[40], les romans étudiés ici démontrent que, dans la littérature de jeunesse, la révolte occupe une place importante et que celle-ci peut se réaliser grâce à l'écriture. Ces jeunes de la deuxième ou de la troisième génération d'immigrés n'acceptent pas leur situation. En remettant en question l'identité suédoise, ils créent une nouvelle identité qui, au final, est une composante essentielle de ce qu'on appelle la nouvelle Suède.

Aucun de ces trois livres n'est encore traduit en français, ce qui s'explique par l'expérimentation linguistique difficilement transposable dans la langue française. Les erreurs seraient corrigées et les mots trop familiers trouveraient sans doute une forme plus

[40] Voir par exemple Uggla, Andrzej Nils, « Polsk exillyrik i Sverige: Försök tilll en tematisk typologisering », dans Gröndahl, Satu (éd.), *op. cit*., p. 296-313.

neutre. C'est pourtant une littérature importante, qui permet l'identification de beaucoup de jeunes dans ce qu'on appelle la nouvelle Suède. C'est aussi une littérature novatrice du point de vue linguistique, stylistique et thématique. Si les livres montrent l'échec de la politique multiculturelle, la présence même d'une littérature représentée ici par ces trois romans nous prouve peut-être en même temps le contraire : c'est ce qui nous permet de terminer sur une touche optimiste. Il y a une place pour elle : des auteurs issus de l'immigration, qui veulent et peuvent écrire, sont publiés par des éditeurs courageux, et beaucoup de jeunes lisent ces livres.